

Le feuilleton : la bedzette : [suite]

Autor(en): **Vallotton, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 46

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gos, et qui va se voir frappée de mort par la nouvelle découverte : l'industrie des spirites, cartomanciennes et somnambules de toutes les catégories et de toutes les extralucidités. Comment parler aux esprits ? Il y aura, il est vrai, pour les comparses de cette vaste flibusterie, une ressource : tirer, éveillés, les carottes qu'actuellement ils tirent endormis... ou prétendument endormis. Ils pourront y aller sans crainte : les naïfs ont la confiance robuste.

Il y a aussi des moyens somnifères qui ont pour eux des siècles d'expérience et de succès incontesté. Boileau nous affirmait déjà qu'on peut dormir à l'aise aux sermons de Cotin.

Que de professeurs, de conférenciers, de parlementaires, de raseurs, ont hérité de ce secret d'assoupir leurs victimes ! C.



LA BEDZETTE

Les mois passaient, pour la Bedzette, sans date précise, car elle mesurait le cours de l'année à la maturité des noisettes ou au vert des pâturages. La Nichonne à Jérôme s'était cassé la patte en sautant d'un rocher. Une autre fois, un aigle était venu planer au-dessus du troupeau, et la Bedzette avait brandi son bâton et récité une prière étrange. Cependant, deux événements inouïs vinrent, un jour, s'imprimer en sa cervelle abrupte. Le président de commune, un vieux, très maigre, qui avait vécu rigide entre sa pipe, son livre de messe et ses champs, mourut et fut porté en terre. Puis, quelque temps après, le bruit courut qu'on allait construire un chemin de fer tout au long de la vallée, un hôtel à Montemagne et que le nouveau président, Théodule Bonat, mettait de l'argent à ces œuvres du diable... Ces bruits couraient comme des furets sous le clair de lune.

— Est-ce bien Dieu possible !... gémissaient les vieilles.

C'était possible, puisque cela se fit. Bedzette, terrée en son coin, assista à tout cela en fourmi habituée à tous les couloirs de sa taupinière et qui la verrait, un jour, écrasée sous un pied brutal.

Plus que jamais elle fuyait le village. Sur la crête des rocs, là-haut, entre les buissons d'épine-vinette et les genévriers, Bedzette et ses chèvres regardaient, en bas, à flanc de roc, les éraflures dessinées par la voie en construction, la tache blanche du grand bâtiment destiné à des étrangers de toutes langues. La Boquillonne, la plus intelligente des chèvres, grimpée sur une souche, en plein azur, réfléchissait beaucoup, gardant dans la bouche tordue de côté une branchette à demi mangée qui tremblait au vent.

— Qu'as-tu ?... lui criait la Bedzette. Ton lait te pèse ?... On va descendre !

Alors, la Boquillonne se retournait. Elle rivait ses yeux clairs, lumineux, sur les petits yeux marrons de sa gardienne, et, tout doucement, en sourdine, elle bêlait, ce qui signifiait, avec une indiscutable clarté : « Je me demande, Bedzette, si nous n'avons pas vécu notre beau temps... Je me sens toute triste... »

Pour toute réponse, la Bedzette embrassait sa Boquillonne sur ses joues plates.

Oh ! la vilaine petite gare ! L'horrible chemin de fer essoufflé ! Chaque fois qu'il s'arrêtait à Montemagne, peu après on voyait défilé dans la rue des marchands d'œufs de la plaine, d'œufs conservés dans du son, qui se vendaient pour rien, des estropiés, marchands de lacets de souliers, des étrangers bien mis, des femmes à grands chapeaux empanachés... Et le maître d'hôtel, un Suisse allemand abominablement blond et monstrueusement gras, planté devant son péristyle, saluait, souriait, s'empressait, se prodiguait en courbettes.

Bedzette et ses chèvres boudèrent, résolument. Elles les haïssaient, ces intrus, qui les poussaient tranquillement hors de chez elles. Oui ! tout se modifiait sous l'influence nouvelle. D'abord ce fut le boulanger qui peignit sa façade en bleu de ciel et qui se laissa aller à cuire des pains mollets, des gâteaux ronds, alors que l'on avait connu, à Montemagne, jusqu'alors, que de rudes miches de pain bis alignées, épaule contre épaule, sur de simples planches mal équarries. Puis ce fut l'institutrice qui prit des pensionnaires... Les rues escarpées, où n'avait jamais retenti que les accentuations vigoureuses d'un patois mal raboté, rendaient maintenant d'autres échos. Des étrangères à longues dents se permettaient d'admirer les chèvres de la Bedzette : « Aok !... look !... » criaient-elles, « Sauvages !... » pensait la Bedzette, qui n'admettait qu'une langue, la sienne.

Mais la catastrophe finale se préparait. On s'attaquait aux chèvres elles-mêmes, maintenant. La régente ne voulait plus garder les siennes : elles avaient de l'odeur. Et puis les étrangers n'aimaient pas ce lait trop savoureux. Trois chèvres furent vendues à la plaine. La Bedzette en mena le deuil. Et puis ce fut le tour du syndic, de Théodule Bonat, qui vendit aussi les deux siennes sous prétexte qu'il valait mieux avoir une vache de plus ; et enfin celles des Frozet disparurent de la circulation, elles, leurs cornes de chamois, leurs sabots pointus, leurs robes mouchetées de brun, exactement comme si elles n'avaient jamais existé. Ces sept chèvres disparues étaient des chèvres considérées, des chèvres de riches. Ce qui restait n'était que du menu fretin, des chèvres de veuves, des chèvres de vieux... Oh sans doute, les pauvres en garderaient toujours, mais ils les attachaient simplement à un pieu, près d'une haie, au lieu de les envoyer à la montagne... Alors ?...

La Bedzette se sentait diminuer, diminuer... Dans les hauts pâturages, avec les fidèles qui lui restaient, elle s'amusait d'une paille en croix, à tirer, par exemple, la barbe professorale de la Boquillonne. Mais, rentrée au village, elle se répandait en paroles amères :

— Je voudrais bien savoir, disait-elle à la commère Madelon, pourquoi on m'enlève ainsi mes chèvres ? Je n'ai pourtant rien fait de mal !

— Ma foué ! répondait la Madelon, assise au seuil de sa cuisine, moi je n'y puis rien !... On vient un peu fou, voilà tout !

— Tu comprends, ma pauvre Bedzette, expliquait alors le boulanger, elles ont la dent trop prompte, les chèvres. Elles mangent les jeunes pousses. Et, depuis le chemin de fer, ça vaut de l'argent, le bois !

Suffoquée, la Bedzette s'emportait, et dans son hochement de tête furibond, son bonnet virait de côté.

— Les chèvres, c'est des chèvres !... protestait-elle. Il n'y a pas un homme qui résiste à un bon morceau. Les chèvres les imitent, pardine !... A part ça, c'est des bêtes de cœur et d'intelligence, et celui qui soutient le contraire est un menteur !

Et la pauvre Bedzette rentrait enfin chez elle après avoir patoisé et bataillé pour la défense de ses bêtes.

Derrière les portes mal jointes de leur écurie, ses chèvres, reconnaissant son pas, bêlaient avec tendresse.

— Dormez bien, mes belles !... leur répondait la Bedzette, d'une voix de mère qui console.

Arrivée chez elle, elle se sentait tout à coup très découragée. Elle s'asseyait dans un coin de son logis, les pieds sur la terre battue, cherchant un peu de réconfort du côté de la petite fenêtre aux carreaux boudés, tissés de toiles d'araignées, mais qui laissaient deviner, pourtant, les chalets semés sur les prés verts. La Bedzette songeait. Deux partis étaient en présence : elle, ses chèvres, la bande des vieux miséreux, et puis, en face, le président de commune, l'institutrice, l'argent, les étrangers, le chemin de fer... Pour passer sa mauvaise humeur, elle buvait un bol de café trempé de pain dur, maugréant :

— Je voudrais que la Vignezeence emporte leur chemin de fer chez le diable !... Attendez seulement que la foudre vous détruise, bandits !

Car la Bedzette avait une confiance illimitée en une force aveugle qui, certainement, avant qu'il soit longtemps, remettrait toutes choses en place. Pour l'instant, elle allumait sa lanterne sourde ; la lumière bienveillante, ternie comme un œil de grand'mère qui a trop regardé, l'éclairait alors, elle et son gîte, un saint Joseph en porcelaine, un petit aigle à Marie entouré d'immortelles empoussiérées, le lit immense, tous les recoins intimes que l'imagination de la vieille peuplait d'esprits alertes. En ce logis tranquille, ne pouvait-elle pas jurer à l'aise toutes les fois que l'envie l'en prenait, et aussi, au soleil couchant, les chèvres rentrées, défilé les grains de son chapelet et puis boire une tasse de café bien noir ?

Ni le feu du ciel, ni les saints invoqués par la Bedzette n'intervinrent. La Vignezeence continua, tout au fond des gorges, à rouler ses eaux vertes, à bondir de bloc en bloc, indifférente aux œuvres des hommes. La neige blanchit les sommets, puis la vallée, et l'hiver déroula ses jours aussi gris que le ciel.

Un soir, la Bedzette regagna sa tanière, bouleversée, chancelante. Elle venait de voir, suspendue à une barrière, devant le chalet des Vocat, la peau ensanglantée d'une des plus belles chèvres de son troupeau. Voilà qu'on les tuait, maintenant !... Les gens salaient la viande, et ça durait... ça durait... Décidément, ces étrangers avaient tourné les têtes les plus solides, chavirées par la manie des grandeurs : le lait se vendait plus cher et l'on ne voulait plus que des vaches, des vaches pesantes, à gros ventre stupide, à mufler baveux... Pouah !

Toute seule, au coin de son feu clair alimenté de pives de pin, de buchilles, d'écorces, de bois mort ramassé durant l'été, la Bedzette songeait aigrement. Les branches résineuses, attaquées par la flamme, pleuraient et gémissaient. Peut-être était-ce l'âme des chèvres défunes qui venaient se plaindre une fois encore ?... Alors la Bedzette saisisait son chapelet aux grains moins durs que ses doigts, elle se penchait vers la flamme, et elle priait avec ferveur, demandant au ciel des choses impossibles... Car, n'est-ce pas, quand une chèvre est morte, elle est bien morte !...

(A suivre).

Benjamin Vallotton.

Londres et Marseille. — Qui aurait cru les Londoniens capables d'élaborer des histoires marseillaises ?

C'est pourtant le jeu de société à la mode de l'autre côté de la Manche. Les « Tail Stories », les « grandes histoires », font fureur.

Il y a même des concours...

Voici une « Tail Story » primée ; courte, mais bonne. « Ma grand'mère habitait un tout petit cottage. Dans la chambre à coucher, il y avait deux lits. Or, ma grand'mère était la femme la plus propre d'Angleterre. Elle passait ses murs au lait de chaux aussi souvent qu'il était nécessaire pour qu'ils demeurent immaculés. »

« Quand elle est morte, il n'y avait plus de place que pour un seul lit dans la chambre à coucher. »

La théorie. — Les recrues s'éloignent au pas de gymnastique. Le caporal, affolé ne se rappelle plus comment on leur fait faire demi-tour.

La situation devient plus pathétique de seconde en seconde.

Enfin, une voix compatissante et gouailleuse s'élève des curieux qui entourent la place devant la caserne :

— Dis-leur tout de même quelque chose, hé ! petit. Quand ce ne serait qu'« au revoir ! »



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 9, r. Richard Lausanne

Tél. 34.366

Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.

Zumstein 1935 à 3 fr. 75

Albums Yvert dernières éditions.

C'est vrai !...

En cas d'indisposition subite, indigestion, faiblesse, etc., un petit verre de la liqueur de marque « DIABLERETS », consommé pur, remonte instantanément.

Essayez une fois et vous serez convaincu !

Pour la rédaction : J. B. ou, edit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.